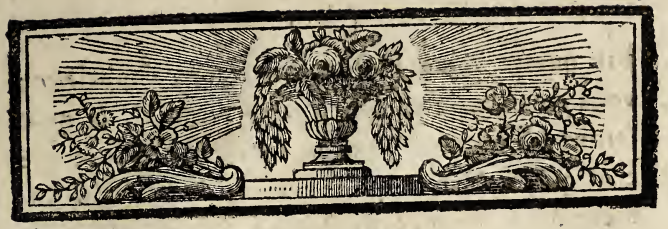
Case
FRC
3652

ENCORE
UN COUP
DE PATTE.

M+W 6124

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



ENCORE UN COUP DE PATTE.

Ruit per vetitum nefas
Audax . . . . . genus.

HORACE.

DE la farine & de la poudre à canon, voilà ce qui nous manquoit & ce que nous avons. Avec ces deux poudres nous ne ferons pas des tours surprenans, mais nous empêcherons les Aristocrates d'en faire.

Pauvres enragés, si l'on n'eût eu compassion de vous, on vous étouffoit tous. Pour vous guérir, on ne vous a saigné qu'à deux veines, & cependant vos yeux pleins de fureur annoncent encore que le remède est sans effet; mais garre la saignée

aux quatre veines! Alors votre rage s'appaiſera ; vous ne chercherez plus à nous mordre, & nous ſerons tranquilles. Vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'une Nation qui ſe réveille de mauvaiſe humeur ? La leçon cependant a été violente ; & quatre cens mille bras, armés dans deux jours, auroient dû vous mettre à la raiſon. Comme vous étiez doux, craintifs & paiſibles, tant que la fatale lanterne fut ſuſpendue ſur vos têtes criminelles! Comme le ſon de nos tambours, & le fracas de notre artillerie foudroyante vous humaniſa! Comme vous étiez mornes & ſtupides dans ces jours à jamais mémorables, où votre orgueil ſanguinaire fut contraint de ſe courber ſous le joug des vainqueurs! Auriez-vous oublié ce que peuvent encore ceux qui brisèrent les portes de fer de ce Ténare odieux, que le tems ſeul paroiſſoit pouvoir renverſer ? Auriez-vous oublié que *la dernière raiſon des Rois* (1) eſt devenue celle du peuple, & qu'avec ces tonnerres arrachés des mains féroces de la tyrannie, il peut vous réduire en poudre ?

---

(1) On a fait ainſi la parodie des deux Vers qui ſont au-deſſus de la porte de l'Arſenal.

Ætna hæc jam Populo Vulcania tela miniſtrat,
Tela tyrannorum debellatura furores.

Lassés d'employer les grands moyens pour dissoudre l'Assemblée Nationale, ces Messieurs ont recours aux libelles. Ce moyen perfide est celui des lâches ; mais, malgré tous leurs efforts, ils n'y parviendront pas. Notre ami Chapellier a eu le courage de leur dire en pleine Assemblée, & sa fermeté a dû leur faire appercevoir la digue inébranlable qui s'opposeroit à tous leurs efforts.

Paris est à leurs yeux une forêt de la Syberie, remplie de loups sauvages & carnaciers, peuplée de tigres altérés de sang. Ils appellent rage cette vertu sublime qui va nous élever au-dessus des autres Nations, cette vertu, sans laquelle nous étions avilis, écrasés ou jettés dans de nouveaux fers ; cette vertu, qui nous fait braver les fatigues, les glaces de l'hiver, les malheurs particuliers, & la mort même ; le Patriotisme enfin, dont ils n'ont jamais senti le feu divin les enflammer, & qui doit nous conduire à la liberté, bien suprême que l'homme, qui connoît toute la dignité de son être, doit chercher à obtenir, quand il en est privé ; doit aimer, quand il a su le conquérir. Ils ont l'audace d'appeller brigands, assassins, ceux qui composent cette armée redoutable par l'esprit qui l'anime, & qui va devenir invincible, en marchant sous les drapeaux du jeune Héros qu'elle a choisi pour Chef.

Forcénés, qui tantôt ouvertement, tantôt dans l'ombre du myſtère, avez machiné notre ruine, c'eſt vous qu'il faut appeller brigands. Vous vous plaignez, avec vos proſélites, que l'Aſſemblée renverſe tout & bouleverſe le Royaume. Et vous, que prétendiez-vous faire? Soutenue par un peuple victorieux, elle détruira les abus ſans nombre, qui vous faiſoient briller aux dépens des malheureux que vous traitiez en eſclaves; elle anéantira tous ces vampirs dévorans, qui s'engraiſſoient de nos ſubſtances, & du milieu des débris dorés d'un luxe auſſi ruineux qu'inſenſé, l'auſtère liberté s'élevera triomphante. Avec vos cinquante mille hommes armés, avec vos canons, vos haches, vos bombes, vos boulets rouges, quelles loix nous auriez-vous donc dictées? Non contens d'avoir ruiné l'Etat, vous vouliez encore faire maſſacrer ceux qui s'en plaignoient, & dont les réclamations étoient à vos yeux des crimes qu'il falloit punir. C'étoit vous qui vouliez détruire, bouleverſer, piller, égorger les Citoyens, & qui, ſous prétexte de les contenir, lorſqu'ils étoient paiſibles, aviez ſoulevé des ſcélérats, pour avoir plus le droit d'opprimer, & pour conſerver le fruit de vos intrigues. Ces camps, compoſés de bourreaux étrangers, étoient l'aſſemblée des légiſlateurs que vous aviez inſtruits ſans cahiers; & des mortiers auroient

été vos orateurs sur la tribune de Montmarthe. C'est delà qu'on auroit entendu vos motions ; c'est delà que vous eussiez lancé des décrets enflammés, pour nous régénérer ; c'est du haut de ces foyers ardens que vous auriez décreté la banqueroute, la famine & tous leurs agrémens, la guerre civile & les proscriptions !

Comparons donc maintenant l'assemblée tumultueuse de nos Représentans si blâmée, si ridiculisée tour-à-tour, & du sein de laquelle cependant on voit sortir avec éclat des décrets aussi justes que sages, de même qu'après d'affreuses tempêtes, l'astre du jour sort plus brillant du sein des nuages épais qui cachent sa lumière ; comparons là cette assemblée si bruyante, pour les oreilles des imbécilles & pour les ames froides & insouciantes, avec le fracas des armes meurtrières, avec le sifflement des boulets, les éclats des bombes lancées sur les quartiers & les demeures *proscrites*, avec les cris des mourants, les rugissements des combattans, avec le son lugubre d'un tocsin continuel. Comparons encore le résultat. Disons nous, qu'auroit fait cette armée puissante après sa victoire atroce (1) ? Qu'auroient

(1) J'entends nier encore par-tout le projet infernal de nous réduire, en cas de résistence (& ce qui auroit été) par le fer

fait les Chefs ? Et qu'aurions-nous reçu d'eux ? Voyons ce qu'a fait l'Assemblée Nationale, & ce que nous en retirerons, ou la postérité, ce qui n'est pas indifférent pour ceux qui pensent ?

& la flamme, & on a la sottise de demander encore des preuves ! . . . . Tout prouve le projet criminel de nous rendre pour jamais esclaves. On prépara même des logemens à l'Ecole Militaire, pour ceux que l'on vouloit mettre à l'abri de l'orage; plusieurs avoient déjà pris le parti de se retirer d'avance chez l'Etranger. Fit-on jamais la police avec 50000 hommes ? Et vient-on armés comme pour prendre une Ville d'assaut, quand il ne s'agit que de contenir des brigands ? Je ne vois qu'une chose à répondre à ceux qui accusent l'Assemblée Nationale. Où en serions nous, si, comme on en avoit conçu le projet, on eût dissoud les Etats ? M. Necker renvoyé, toute confiance étoit détruite. Il auroit bien fallu faire banqueroute ; mais, quelque chose de plus sérieux, l'Assemblée, en se constituant, avoit décrété que *les impôts cesseroient d'être perçus par tout le Royaume, sitôt qu'elle seroit dissoute par n'importe quel moyen.* Croyez-vous qu'on eût eu la lâcheté de payer les impôts dans les Provinces, en voyant revenir les Députés chassés, après une injure aussi grave à la Nation ? Non. Le despotisme, enhardi par ce premier succès, auroit employé la force, & voilà la guerre civile allumée. L'indignation générale l'auroit rendue sanglante : c'est alors que tout auroit été bouleversé, peut-être anéanti. Ce bel Empire seroit un monceau de ruines & de morts. Qu'a détruit & que veut détruire l'Assemblée Nationale ? des abus, des abus. . . . . Redemandez donc l'ancien

D'abord comme l'Assemblée auroit été chassée la première, avec la verge de fer du Despotisme, comme c'étoit à sa dissolution totale que tendoient nos ennemis, on s'attendoit qu'un coup d'éclat pareil soulèveroit d'indignation & qu'on auroit certainement une force majeure à combattre. L'Assemblée dispersée, le moment de l'insurrection prévue arrivé, on auroit déployé contre les *Révoltés* tout l'appareil de la guerre. Au moindre mouvement, quarante mille satellites se seroient avancés, la foudre auroit frappé, trente canons auroient vomi partout le carnage & la mort. Presque sans armés, le reste auroit été forcé de se rendre à discrétion. Mais qui pourra calculer les malheurs qui seroient résultés de ce premier choc ? Des maisons pillées & brûlées, d'utiles citoyens égorgés, des mères désolées arrachant leurs filles tremblantes des bras

---

régime, Aristocrates délirans, ou plutôt vils esclaves, redemandez tous ces bourreaux qui vouloient boire notre sang & nos larmes ; redemandez un *Broglie*, un *Lambesc*, un *Breteuil*, des *Polignac* ; redemandez nos Parlemens, nos Intendans, nos Subdélégués. Mettez un *Dubois* à la place d'un la Fayette ; un *Calonne* à la place d'un Necker ; un *le Noir* à la place d'un Bailli : redemandez la *Bastille* & ses cachots.

d'une ſoldateſque effrénée (1), des viellards traînés tout ſanglants ſous les yeux mourants de leurs fils déjà terraſſés, des enfants mutilés, aſſaſſinés ſur le ſein nourricier, partout la terreur, le déſeſpoir, la pâleur & l'effroi.

Que de pères abîmés de douleur, pleureroient un fils tendre & chéri, le ſoutient de leurs vieux jours! que d'épouſes regretteroient l'objet précieux de leur prédilection! que d'amantes affligées, dont les larmes couleroient encore! Quel déſordre, quelles horreurs ſeroient encore répandues partout! Inſenſés, vous vous plaignez! vous pleureriez peut-être en ce moment un frere, un parent, un ami cher à votre cœur? Ne vaut-il pas mieux que quelques riches déprédateurs, brillants de nos dépouilles, ſe ſoient eux-mêmes exclus d'une patrie qu'ils vouloient enſanglanter, pour continuer impunément leurs rapines, que de nous voir plongés dans le deuil & les allarmes. Ces monſtres devenus vainqueurs, inſulteroient encore à nos miſères, & leur armée d'aſſaſſins ſe ſeroit diſperſée dans nos Provinces, pour y ſou-

(1) Ils ſe ſeroient comportés comme les Impériaux. O d'Alton, monſtre exécrable, que je te hais.

mettre tout par le fer & le feu à ce pouvoir illégitime & barbare, ſous lequel voudroient vivre encore une foule d'eſclaves auſſi mépriſables que ridicules.

De même que ces chênes orgueilleux, après avoir bravé mille fois la foudre & la faulx du tems, ſont encore l'ornement des forêts, & ſervent d'ombrage aux voyageurs fatigués, de même les intrépides & fiers défenſeurs de notre liberté, bravant les dangers & le fer des ſoldats, feront refleurir ce bel Empire & dicteront des loix qui protégeront le foible contre les efforts du vice altier & puiſſant.

De même qu'un conquérant, fier de ſes victoires & de ſes forces, ne met plus de bornes à ſa gloire, & finit par écraſer entièrement ſes ennemis au lieu de ralentir ſa courſe & ſes ſuccès & de leur donner le tems de ſe rallier; de même auſſi je vois nos dignes ſoutiens, profiter de l'avantage que donnent les vertus, la raiſon & la juſtice alliés à la force, terraſſer, anéantir les abus, & frapper d'un engourdiſſement éternel, tous ceux qu'une modération mal-entendue, auroit laiſſés encore dans une activité, qui tôt ou tard auroit fait renaître nos maux & redonné de nouvelles forces à des ennemis trop acharnés pour leur faire la moindre grace.

La posterité peut-être retirera plus de fruits de la Révolution actuelle, que la génération présente, & rien ne m'indigne plus que d'entendre de sots & durs égoïstes, s'affliger du bonheur qu'on prépare à la race future, parce qu'il en va couter des sacrifices à la génération présente. Mais si jamais nos ancêtres n'avoient travaillés pour nous, ne s'étoient occupés de leurs descendants, n'avoient prévus leurs besoins, ne s'étoient imposés de grandes privations pour nous laisser des jouissances ; de combien d'avantages & de commodités ne serions-nous pas privés ! Si le cultivateur intelligent, laborieux & prévoyant, ne s'occupoit que de lui, renouvelleroit-il ses vergers, & se donneroit-il la peine de les orner de nouveaux arbustes, s'il ne jouissoit pas d'avance par l'espoir de préparer des fruits à ses neveux, qui béniront la main bienfaisante qui les aura cultivés.

Hélas ! si nos pères moins timides, plus instruits, plus ardents peut-être, avoient jetté les fondements de l'édifice que nous voulons élever, nous serions plus heureux sans doute & nous aurions rencontré moins de difficultés en le perfectionnant, qu'en voulant entreprendre de le construire en entier. Ne renverser que le faîte & réparer seulement la bâse, ce seroit le rendre difforme & l'exposer, appuyé sur des masures, à

s'écrouler de nouveau. Il eſt donc plus ſage de le reconſtruire en entier, quoi qu'en diſe ceux qu'offuſqueront les décombres & qui n'ont pas la patience de le laiſſer achever. Sans doute j'aurai le bonheur de le voir dans ſa perfection, puiſſai je vivre aſſez pour en fixer la majeſté impoſante, & pour en être un des plus ardents admirateurs!

Il ne ſuffit pas de mépriſer certains ennemis du bien, il faut leur répondre; leurs diſcours, leurs écrits, leurs plaintes continuelles, le ridicule qu'ils cherchent à jetter ſur les opérations de l'aſſemblée, les ſarcaſmes, les injures les plus groſſières, les inculpations fauſſes & dangéreuſes, lancés contre ſes membres les plus diſtingués, méritent le coup de fouet de l'indignation, parce qu'ils peuvent prendre les ſots dans leurs filets & les indifférents. Je chercherai même, non pas à juſtifier le peuple de ſes actes de cruautés, mais à le faire paſſer pour moins coupable, en comparant cette barbarie provoquée avec les atrocités d'un gouvernement pervers, qui cent fois immola plus de victimes que ce peuple juſtement furieux. Je demandrai à ceux qui font retomber toutes ces horreurs, que ma plume trace avec peine, ſur la claſſe des honnêtes Citoyens qui compoſent une grande Cité, ſi jamais il ne s'eſt paſſé de ſcènes plus ſanglantes dans les cachots hideux de l'infer-

nale Baſtille, qu'à la place de Grêve ? Je leur dirai que les victimes immolées par la main vengereſſe du peuple, étoient déjà jugées au tribunal de tous les cœurs, que l'opinion les avoit frappées, enfin qu'elles lui parurent coupables quand il fit rouler dans la fange leurs têtes ſanglantes. Je leur demanderai ſi les Miniſtres vindicatifs & ombrageux, tels qu'un Richelieu, &c. &c. n'ont jamais exercé les fureurs de la tirannie ſur les infortunés innocents dont le mérite les importunoit & dont les crimes étoient ſuppoſés, ſouvent par les ambitieux qui vouloient tirer de leur ruine un parti odieux ? Le peuple a donc puni des hommes durs & cruels, il les a puni pour venger ſes droits & le ſang même qu'ils avoient fait couler. Enfin en accordant qu'ils étoient innocents, il les a cru coupables ; mais le deſpotiſme infâme frappa des têtes malheureuſes & les ſavoit innocentes. Pourquoi ſe révolteroit-on moins au récit de ces atrocités que couvroit l'ombre des cachots & du myſtère, qu'en voyant ſous ſes yeux des membres palpitans, jettés dans des cloaques ; mais s'en ſont-elles moins commiſes, & le nombre de celles-ci ne l'emporte-t-il pas beaucoup ſur les dernières ? Qui te répondra, à toi, vil & inſouciant Sybarite, triſte écho des Ariſtocrates, que toi-même le premier, ou ton fils, ou ton frère, n'euſſent

augmenté le nombre de ces êtres misérables, sacrifiés à l'ambition ? Jamais le glaive ministériel n'a-t-il atteint quelques-uns des tiens ? Et quand même tu n'aurois pas tombé sous son tranchant terrible, ceux qu'il fit périr dans les tourmens, n'auroient-ils pas de droits à ta pitié ? Ne devroient-ils pas te soulever d'indignation contre ces coupables meurtriers ?

Il est bien difficile, à la vérité, que tout ne paroisse pas dans l'ordre, & que la tranquillité ne semble pas régner, quand le mystère couvre de pareils forfaits. Mais comment peut-on ne pas compâtir aux maux de ceux que le pouvoir arbitraire jette dans des cachots, quand soi-même on peut s'y voir englouti ? Ce silence, cet ordre apparent est celui de la terreur. Laissez, laissez les loix se remettre en vigueur ; laissez s'affermir la liberté qui fut toujours la Divinité chérie de tous les peuples du monde, & vous verrez quelle différence d'ordre & de paix existera sur la terre. Ce ne seroit donc rien à vos yeux que cette liberté si chère & si précieuse, quand l'homme le plus sage, quand Caton aime mieux mourir en se perçant le sein, que de vivre en esclave ? quand le sévère Brutus fait immoler son propre fils sur ses Autels, pour la faire respecter ?

On s'abaisse jusqu'à reprocher à nos Représentans

l'argent qu'ils reçoivent, alors qu'ils travaillent sans relâche au bonheur commun, & on ne murmuroit pas même contre ces fripons titrés, dont les pensions exhorbitantes & excroquées étoient payées sur la plus pure substance des peuples, préférablement à des petits particuliers, dont les vertus sans éclat ne pouvoient leur donner de droits à cette préférence aussi frauduleuse que criminelle.

Une Province entière, la Touraine, par exemple, envoye huit Députés à l'Assemblée. Il y a certainement bien 100,000 contribuables dans cette Province. Je les porte à 10 sols chacun par an pour les frais de leurs huit Députés; c'est 50000 liv.; hé bien! huit Députés à 18 liv. par jour, ne font pas cette somme par an. Vous vous faites donc représenter pour 10 sols..... Comparez donc maintenant cette dépense, qui vous paroît si exhorbitante, avec tout le gaspillage de la Cour & de ses favoris; gaspillage qui est la source de tous nos maux. Quoi! la liberté nous coûteroit si peu, l'esclavage nous auroit coûté tant, & nous redemanderions l'*ancien régime*! Il étoit beau sans doute, & j'ai grande envie de le regretter aussi.

Cependant, quelle épigramme contre cet ancien régime, que cette liste des pensions!!! J'entendois un jour un bavard, Avocat ou Procureur de son métier, affichant ouvertement l'Aristocratie, (par

ton ſans doute, comme pluſieurs impertinens qui n'oſant plus porter la cocarde noire, pour ſe diſtinguer de la canaille, ſe ſont faits Ariſtocrates, afin de paſſer pour des importans), qui diſoit que le Roi n'étoit pas libre, & qui exaltoit beaucoup le fameux Parlement de Metz & ſon Arrêté ridicule. Il me fit pitié. On trouve par-tout de ces Harangueurs à qui l'on feroit bien de couper les oreilles, pour offenſer avec autant d'audace que d'impunité, celles qui ſont forcées de les entendre. Ces impitoyables clabaudeurs ſoutiennent ces cours de tyrans ſubalternes, & préconiſant leur réſiſtance aux ordres du Roi, le diſent eſclave, parce qu'*il ne chaſſe pas!* Il eſt bien heureux le premier, ce bon Prince, d'être privé de ce plaiſir, & de ſavoir en trouver un plus grand au milieu d'un peuple dont il ſait bien qu'il eſt idolâtré. Il eſt bien heureux de n'avoir pas ſuivi le conſeil de s'éloigner, que lui donnoient nos ennemis & les ſiens. Que de ſang il a ſu épargner en ne s'enallant pas à Metz! Lui-même, quels dangers ne couroit-il pas! La cocarde dont il a bien voulu décorer ſon chapeau, eſt la couronne patriotique décernée par l'amour de ſes ſujets, plus brillante à mes yeux que celle que lui valut ſeulement ſa naiſſance, & qu'il auroit peut-être perdue ſans ce ruban de trois couleurs que maudiſſent, en le portant, tous les Ariſtocrates. Tous

les Souverains de l'Europe n'habitent-ils pas leur Capitale ? Pour cela ſont-ils eſclaves ? Mais laiſſons dire ces énergumènes. Le Roi ne ſe plaint pas de ſon ſéjour à Paris. Il ſe plaît à converſer avec les Chefs de la Garde Nationale, qu'il aime à voir ſe fortifier & prendre le ton militaire, & qui le protégera contre toutes les tentatives de la perfidie, avec autant de courage qu'elle a mis de célérité à ſe former. Ce Prince y interroge avec bonté des Citoyens qu'il honore, parce qu'ils ſont ſes ſujets, comme les premiers de ſa Cour ; & ſouvent il entend d'eux des vérités que lui cachèrent toujours ces adroits courtiſans. Aimable Prince, ta popularité te fait adorer. J'aime à te le dire, à le ſentir, & mes yeux ne t'ont jamais fixé ſans que les larmes du ſentiment ne les ayent mouillés de plaiſir. Ne crains rien, nous t'aimons ; vis parmi nous avec confiance, avec ſecurité. Tu vas régner par l'amour de tous tes Sujets, au-lieu de régner par l'ambition de tes Miniſtres, & tu ſeras plus heureux que jamais, en étant l'exécuteur ſuprême des loix dictées par un Peuple immenſe, qui ne ſonge qu'à préparer ta félicité, en cherchant à conſolider la ſienne.

Pour vous qui le croyez ſans pouvoir, parce qu'on a mis des bornes au pouvoir arbitraire tranſmis à des Deſpotes ſubalternes, qui ſans ceſſe en abuſoient, mais

mais dont sa personne chérie n'a jamais sçu faire un criminel usage ; vous qui croyez ce Roi bon détrôné, parce que sous son règne on ôte à ceux qui lui succèderont le pouvoir étendu de faire tout le mal qu'ils voudroient, cessez vos rumeurs & vos plaintes ; il régnera par des loix sages, auxquelles il ne craindra pas de se soumettre le premier. — Comment ! parce qu'un Souverain n'aura pas le droit de faire tout ce qu'il lui plaira, vous le croyez sans autorité ? Il ne doit être que l'exécuteur de la volonté souveraine de la Nation. Cette grandeur, cette confiance puissante vaut bien ce que vous regrettez.

Mais, sans trop m'étendre sur cette question mille fois sentie & approfondie, revenons un peu à nos Libellistes. Leur grand point de ralliement est d'exciter les Provinces contre Paris, qu'ils lui peignent comme souillée de tous les crimes, alors qu'on a provoqué sa légitime insurrection, quand on avoit entrepris de le soumettre. Il y a beaucoup de verbiage dans ces écrits incendiaires autant qu'ordüriers, beaucoup de ridicule, de grosses injures, mais point de logique, point de solidité dans les raisonnemens. On voit que la cupidité en a dicté la moitié, que la faim en a dicté l'autre, ou bien le sot orgueil humilié. Parmi ces feuilles éphémères, audacieuses & mensongères, il en est une

venue de Lunéville, intitulée : *Intérêt & cris des Provinces*. C'eſt une platitude atroce répandue partout, & dans laquelle on crie aux armes pour une guerre civile. Ce pamphlet n'allumera rien que le feu des foyers de nos Patriotes, ſi toutefois il a l'honneur de la brûlure.

Une autre, compoſée ſoit-diſant par un Anglois, qui dit eſquiſſer *la Vie du Duc d'O*..... pour écrire à chaque page des ſottiſes qui font gémir la raiſon, ſoulever le cœur, & qui pouſſe la témérité littéraire juſqu'à unir à ſes ſarcaſmes dégoûtans la belle deviſe *Vitam impendere vero* du ſublime Jean-Jacques ; deviſe qu'il adopte pour appuyer ſes menſonges & ſes calomnies contre l'Aſſemblée, du ton de la vérité qu'il profane à chaque ligne, afin de rendre odieux notre Sénat auguſte. Je crois reconnoître à la couleur de ce ſtyle bizarre le noir *Marat*, ſoi-diſant *ami du Peuple*, qui de ſon galetas paroît vouloir protéger la Nation, lui dicter des loix, & la defendre contre ſes oppreſſeurs, tandis que, ſe contrediſant cent fois, n'applaudiſſant à rien, il brouille tout, accuſe tout, & finit par fatiguer le Lecteur qu'il cherche à ſéduire, & dont il n'attrappe que le mépris, pour peu qu'il ait de tact & de ſens commun.

Une autre, (*Adreſſe aux Provinces*,) compoſé dans le même genre, & ſi pitoyable qu'on ne le

finit que pour voir jusqu'où peut se porter la démence en fureur, la lâcheté cachée, l'infâme calomnie, qui veut venger l'orgueil abattu qui la soudoie (1).

---

(1) Déclamateur, plein de fiel & d'audace, pourquoi rejetter sur l'Assemblée Nationale tout le mal qui s'est fait ? Pourquoi, en affichant le patriotisme, ne pas avoir remonté à des faits antérieurs à ses décrets, comme au principe de nos maux ? Pourquoi nommer & injurier avec affectation, des hommes d'un mérite généralement avoué, & ne pas parler de ceux qui se sont montrés les ennemis de la liberté ? L'Assemblée Nationale a-t-elle fait le déficit ? A-t-elle fait venir cette armée de pillards destinés aux mêmes atrocités que les féroces soldats d'un brigand Autrichien, ce d'Alton fameux par des horreurs sans nombre ? Pourquoi ne pas citer au Tribunal de la Nation un Brienne, le dépradateur *Calonne* ? & ce Cartouche en calotte, cet infâme Abbé *Roi*, qui, pour se soustraire aux poursuites vigoureuses de l'estimable & malheureux Reveillon, contre lequel il avoit fait une fausse Lettre de change, se chargea d'exciter directement contre lui ce peuple qu'on étoit décidé à soulever, à quelque prix que ce fût, dans les premiers jours de la convocation de l'Assemblée ; époque funeste autant qu'horrible, où le plomb meurtrier frappa beaucoup de victimes, dont on prit grand soin de cacher le nombre. Pourquoi ne pas accuser ces Parlemens, qui, semblables à ces monstres jaloux, pour ainsi dire, de l'empire des mers, cherchent à culbuter le vaisseau qui le frappe, pour se charger de leurs dépouilles, & régner ensuite avec plus de liberté.

Une autre, (*Ouvrez donc les yeux ;*) ce titre annonce bien que l'Auteur eſt un aveugle qui crie dans ſon chemin, quand on le heurte, ouvrez donc les yeux, parce qu'il croit tous les paſſans aveugles comme lui. Il eſt bien mal-adroit, cet homme, de nous dire d'ouvrir les yeux, lorſqu'il voudroit, de concert avec ſa clique de Griffonneurs & de Barbouilleurs de papier, nous les voir fermer. C'eſt bien directement ces grands yeux que vient d'ouvrir la Nation, qui ont épouvanté tous ces Meſſieurs d'eſprit qui n'ont pas tout dit. Il auroit été ſi doux de régner ſur un Peuple d'aveugles ! Ouvre les yeux toi-même, Ariſtocrate inſenſé, & vois le précipice où tu cours, en voulant armer les Soldats, nos amis, contre nous. C'en eſt fait, ces braves Guerriers ne ſe démentiront point, & tu les verras rejetter avec horreur le poignard dont tu veux les armer, ou le rougir dans ton ſang impur, avant de combattre contre les droits des Citoyens qu'ils ont protégé, & qu'ils ſoutiendront juſqu'à la fin au péril de leur vie contre des Courtiſans téméraires, contre des prétendus *hommes comme il faut*, deſquels ils n'oublieront jamais les vexations, les mépris & la dureté, lorſque, regardant chaque Soldat comme un vil Eſclave, ils lui commandoient en Maître qui l'achète, & qui peut en diſpoſer à ſon gré. Ouvre donc les yeux,

& lis qu'on se joue de tes menaces, qu'on rit de tes sottises, qu'on rejette avec dédain tes flagorneries, & que ta brochure sera convertie en papillottes dans toutes les Cazernes des Héros qui te méprisent.

Un autre libelle (*Jam satis*,) avec l'épigraphe :

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés. . . .

L'Auteur auroit dû appliquer son épigraphe aux Aristocrates, dont il est un pitoyable Apôtre, en composant un petit Ouvrage contre eux. Il est beaucoup de faméliques qui parlent & écrivent si souvent pour & contre, qu'avec un louis & un dîner, on leur fait emboucher la trompette qu'on veut.

Un autre, (*Appel aux gens sensés, &c.*) Ce pamphlet fait par un fou, ne pourra que leur faire pitié avec son air de bonne-foi. Le séjour du Roi dans la Capitale lui paroît contraire au salut du Royaume. Il me paroîtroit salutaire, pour rafraîchir le cerveau troublé de l'Écrivain *Picard*, qu'on fixât son séjour pendant quelques années aux Petites-Maisons, avec ordre de lui administrer les bains.

Un autre, & celui là tient bon. C'est le très-

fameux, très-illuſtriſſime *Abbé Caton Sabatier*. Son libèle eſt périodique & paſſe avec profuſion dans toutes les mains Ariſtocrates des Provinces. Comment ! on attache au carcan dans la place de Grêve, un malheureux qui crie contre la Garde Nationale, on y garotte même les membes délicats d'une pauvre femme, qui le matin ſans doute avoit humé l'eau-de-vie reſtaurante, on lit ſur le ſein de ces ſoi-diſant révoltés : *Homme & femme qui ont tenu des propos ſéditieux*, & ſeulement pour avoir parlé, vous les laiſſez pendant deux heures couverts d'ignominie en ſpectacle à toute une ville, tandis que pour des écrits abominables, incendiaires, & dangéreux, vous laiſſez vivre en paix les auteurs, qui de leur ſéjour de tranquilité, vous décochent de tems en tems des flèches empoiſonnées ? Quoi, vous ne les faites pas pendre ! on me paroît cependant moins criminel pour des paroles qui ne ſont que de l'air battu & qui s'envolent, que pour des écrits qui reſtent & nuiſent à la confiance, à l'harmonie ſi néceſſaires dans ces moments déſaſtreux, où tout s'écrouleroit ſans elles. J'opine pour qu'on découvre *l'Abbé Caton*, qu'on le ſuſpende ſous les aiſſelles à la place de Grêve avec ces mots : *Impoſteur*, *Calomniateur*, *Perturbateur du repos public*. Et qu'enſuite on le jette dans le galbanum de bicêtre pour y lire ſon

breviaire, au lieu de composer un libèle contre l'Assemblée. On va me trouver bien indulgent pour un criminel de Lèze-Nation, car c'est l'être que de conseiller, comme il le fait dans sa feuille infernale, aux Provinces de nous affamer, toujours en s'annonçant, lui & son digne Collégue *Rivarole* pour les apôtres de la justice, de la raison & de l'humanité, de la religion même. Je me rappelle ce qu'en dit Voltaire dans une de ses notes. Il appelle *Sabatier* Sabotier. Peut-être parce qu'il prévoyoit qu'un jour il feroit du bruit. Mais c'est trop nous récrier contre ces inepties & leurs plats auteurs; l'oubli bientôt doit les ensevelir, écrasés sous le poids du mépris général. Leurs absurdités imputent envain les insurrections & les brigandages à l'abus des décrets de l'Assemblée. (1) « Nul de ces dé-
» crets ne permet de violer une propriété appar-
» tenante à autrui, même celles qui forment le
» Domaine de la Couronne. A qui persuadera-
» t-on que ces hordes errantes aient cru que l'As-
» semblée autorisoit leurs désordres, & qu'ils
» étoient une conséquence de ses jugements? Les
» ennemis du bien public, les détracteurs de
» l'Assemblée voudroient bien accréditer cette

(1) Extrait du Courier de Madon, Feuille très-patriotique.

» odieuse inculpation, mais elle ne sera adoptée » que par des esprits prévenus. Il y en a certai- » nement un grand nombre que l'intérêt personnel » augmente tous les jours. . . .

» La multitude de ces Feuilles du matin, rap- » prochée de la confiance, du ton assuré & quel- » quefois menaçant de ceux dont le patriotisme est » suspect; voilà ce qui me cause des inquiétudes».

Calme-les, aimable Courier, en songeant à la coalision de presque toutes les Provinces; cessons d'être inquiets, & disons-nous, pour rassurer nos craintes, qu'il n'est plus tems pour nos ennemis qu'ils espèrent nous vaincre. Les grands coups sont

---

(1) Les Bretons, les Dauphinois, les Vivarais, les Angevins, les Manceaux, les Orléanois, tous armés ont juré de défendre la Patrie, de protéger l'Assemblée contre les atteintes de la ruse & de la force, & se sont liés par un serment dicté par le patriotisme le plus pur, inspiré par l'amour ardent de la liberté. Ne craignons rien, ces hommes courageux, jeunes & fiers, sont en garde contre toutes les tentatives des mécontens Ils ne quitteront jamais leurs armes protectrices; & tous leurs efforts, réunis aux forces de 400000 Parisiens, qui d'un coup de canon, peuvent être armés sur le champ, sont un rampart qu'on n'abattra jamais. Si le despotisme tentoit de se relever encore, je vous crierois: Mes bons amis, mes chers camarades, visez bien, ne le manquez pas. La peur a tout fait pour nous, la peur nous vaut la liberté, la peur a fait pâlir les tyrans & portés;

portés ; ils rentreront dans le néant avec leurs grandeurs. On pourroit dire :

J'ai vu le *Deſpotiſme* abhorré ſur la terre,
Pareil au cèdre, il portoit dans les Cieux
Son front audacieux ;
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus.
Je n'ai fait que paſſer ; il n'étoit déjà plus.

---

tomber la Baſtille ; la peur a mis tous les Ariſtocrates en déroute, & nous a fait recouvrer nos droits ; la peur fait porter la cocarde à plus d'un faquin qui en enrage ; la peur a fait donner à plus d'un homme de Dieu ſes biens terreſtres, deſquels il étoit plus occupé que des céleſtes : la peur a fait décamper ventre à terre, un Lambeſc, &c. &c. &c. La peur les empêchera de revenir ; & Dieu ſoit loué, la peur a fait diſparoître les ſubtiles inquiſiteurs de nos ſecrets & les bourreaux de nos penſées : la peur a fait de la nuit du 4 Août le plus beau jour de la France : la peur a fait mettre à pluſieurs Chevaliers Ariſtocrates & lâches leurs Croix imméritées dans leurs poches, tandis que les reſpectables & loyaux Chevaliers patriotes ont toujours, ſans trembler, porté ce ſigne glorieux d'honneur & de bravoure : la peur dorne en ce moment à l'intrigant prétendu Marquis de Favras une fièvre qui pourra bien ſe changer publiquement en apoplexie : la peur nous rendra tous vainqueurs, & nous fera plus de bien que toutes les vertus qu'on auroit dû trouver chez ces hommes intitulés les Grands : la peur en a fait des petits très-petits, qui maintenant font rire de pitié. O peur, divine émotion, qui t'es emparée de tant

d'ames de boue à la fois, on devroit te chanter dans une Ode composée pour toi !

On nous menace..... Eh ! de quoi ? des Prêtres ? Ils seront Citoyens malgré eux. D'ailleurs, ils savent mieux exorciser que se battre, à moins que ce ne soit à coups de goupillon; cette arme chassoit bien autrefois les diables; mais je ne réponds pas que sa vertu miraculeuse s'étende jusqu'aux patriotes armés. Nous menace-t-on des gens de robe, des Intendans, des Subdélégués ? Leurs griffes sont rognées, & ne repousseront pas de si-tôt. D'ailleurs, ils n'ont pour armes que la langue; & nos Sénateurs modernes ne sont guères plus braves que le malheureux Ciceron, que la plupart d'entr'eux cherchent en vain à singer. Nous menace-t-on des Nobles ? Ils ne sont pas les plus forts, & n'ont plus le privilége exclusif de valeur. Nos parchemins tendus (1) font aussi plus de bruit à présent que les leurs que rongeront tous les rats roturiers de leurs tristes castels; &, sans exagérer, on peut compter sur quatre millions de bons Patriotes, en état de leur disputer par-tout la préséance. Fussent-ils secondés par les esclaves de la vieille Czarine, du bon Roi des Inquisiteurs, de Joseph l'ambitieux & par les stupides habitans des montagnes; non, des Français, des Français libres ne sont pas faits pour être vaincus avec la Fayette à leur tête.

---

(1) Nos Tambours.

F I N.